

Pierre Larousse et son temps, sous la direction de Jean-Yves Mollier et Pascal Ory, Éditions Larousse, 1995, 550 p., 395 F.

483 000 000 de signes, et nous, et nous

par Pierre-Marc de Biasi

Il y a des œuvres que l'on qualifie de "monumentales" par figure de style. Comment faut-il dire pour le *Grand Dictionnaire Universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse? Un peu plus de vingt cinq mille pages, quatre cent quatre vingt trois millions de signes, la somme des principales connaissances humaines de son temps. Même s'il n'a pas tout écrit de sa main, Pierre Larousse en a tout de même rédigé lui-même une grande part, et le reste, en général, il l'a relu, vérifié et corrigé. Où cet Hercule de la lexicographie moderne puisait-il ses forces? En lui-même, comme tout autodidacte cohérent. Mais il avait une technique, la résorption, dont il ne fait aucun mystère dans le *Dictionnaire*, une astuce énergétique que d'autres, un peu plus tard appelleront la "sublimation" : "le sperme, quand il n'est pas répandu au dehors, est un puissant stimulant, il anime, il échauffe, il exalte les facultés physiques et intellectuelles; il inspire l'amour, et l'amour est une source féconde à laquelle viennent puiser le génie et la poésie. Le sperme est destiné à être résorbé, à passer dans le torrent circulatoire pour retremper en quelque sorte le sang." Ah! sublime économie d'énergie libidinale! Voilà le genre de confiance que l'on ne trouve plus guère dans les dictionnaires de notre temps, et que l'on aurait cherché tout aussi vainement dans les encyclopédies antérieures. Pierre Larousse, lui, estimait qu'un dictionnaire doit pouvoir *tout dire*. C'était un cas. Et c'est ce "cas Pierre Larousse" qui fait aujourd'hui l'objet d'une importante étude.

Pour le 120e anniversaire de sa mort, les éditions qui portent encore son nom rendent hommage à leur légendaire fondateur : un solide ouvrage, illustré de 160 gravures d'époque, qui cherche, avec les instruments intellectuels de notre époque, à cerner la personnalité, l'entreprise et l'environnement culturel de ce formidable vulgarisateur des savoirs qui, conformément à ses souhaits, a

fini par disparaître derrière l’immensité de son œuvre. En multipliant les méthodes et les points de vue sur l’œuvre, vingt-sept études tentent une (re)lecture collective et pluridisciplinaire qui va de la lexicologie à la sociologie en passant par l’histoire sociale et politique, l’histoire des idées, des sciences, de la philosophie, des arts, de la littérature, etc. Le projet était d’envergure, les auteurs ont été choisis en conséquence : M. Agulhon, J. Baubérot, F. Bédarida, C. Bertho-Lavenir, Ch. Georgel, H. Mitterand, P. Nora, M. Ozouf, M. Rebérioux, A. Rey, M. Roncayolo, N. Savy, J. Seebacher, M. Vovelle, etc. Chaque analyse constitue un petit essai autonome ayant son objet, son esprit et son style, et c’est là, sans aucun doute, un des grands mérites de J.-Y. Mollier et P. Ory qui, outre une formule heureuse et de prestigieuses signatures, ont su trouver une juste mesure matérielle des textes : cette étude collective n’écrase ni son sujet ni son lecteur, mais garde le charme d’une conversation savante, où chacun prend la parole, à son tour, courtoisement et souvent trop brièvement (7 pages, pas plus : quel bonheur de pouvoir désirer encore quelques lignes!). Chaque essai est suivi par un florilège du *Dictionnaire Universel* : une dizaine de pages d’extraits qui permettent au lecteur de poursuivre la réflexion, pièce à l’appui. Principe excellent, mais pourquoi diable ne pas avoir signalé, par (...), les nombreuses coupures pratiquées dans les articles cités? L’ancêtre n’aurait pas apprécié. L’ouvrage contient au total un centième du *Dictionnaire*, 250 pages d’extraits recomposés dans la mise en page originale (22 000 signes par page, en quatre colonnes compactes, dans un corps minuscule!) : présentation redoutable pour le lecteur d’aujourd’hui qui soupçonnera forcément un sponsoring retors des frères Lissac ou de l’astucieux Afflelou. Les yeux du XIXe siècle étaient-ils plus perçants que les nôtres? Sans doute. Avec une loupe, tout s’arrange, et, vous avez beau connaître l’original, vous tomberez forcément sur une perle qui vous avait échappée. Exemple, scabreux, mais qui en dit long sur l’esprit de canular qui traverse le monumental et solennel édifice du *Dictionnaire*, la définition, on ne peut moins sérieuse, du verbe “chier” : “CHIER

: (chi-é; latin *cacare*, même sens) Évacuer de gros excréments. Ce mot est bas et les personnes honnêtes ne s'en servent jamais. Nous devons excepter les Auvergnats honnêtes, qui le disent innocemment en croyant dire autre chose ; on sait comment ils prononcent *scier du bois*.". De la plaisanterie de commis-voyageur à la blague ultra-érudite ou à la raillerie meurtrière, Larousse, chemin faisant, explore tous les registres du mot d'esprit et de la mystification. Le *Dictionnaire* peut aussi être lu comme une sorte d'encyclopédie du *gai savoir*, moquant son propre esprit de sérieux, et capable de faire retentir l'éclat intempestif d'un fou-rire dans les corridors convenus de la connaissance.

Le gai savoir n'est pas lui-même à l'abri des bévues ou du ridicule, et il y a quelques larges panneaux dans lesquels le *Dictionnaire* fonce tête baissée. A un moment où les conceptions de ce calotin de Pasteur étaient déjà fermement établies dans les milieux scientifiques, Larousse, contre toute attente, prend la défense des théories de Pouchet qui lui paraissent plus correctes en matière de laïcité : "La génération spontanée n'est plus une hypothèse, c'est une nécessité philosophique. Elle seule est rationnelle, elle seule nous débarrasse à tout jamais des puériles cosmogonies et fait rentrer dans la coulisse ce *Deus ex machina* extérieur et tout artificiel qu'ont si longtemps adoré des siècles d'ignorance." L'intention était louable, on serait presque prêt à lui pardonner son énorme bourde, la seule, semble-t-il, que Larousse ait d'ailleurs commise dans le champ des sciences, qu'il explore avec cette idée conventionnelle, mais somme toute assez moderne, que la vérité scientifique est elle-même historique et réside dans l'accord provisoire des savants sur une théorie. Dans d'autres domaines, il advient, ici et là, que la pensée de Larousse dérape bien au-delà de la gaffe circonstancielle. On dégringole de plusieurs degrés jusqu'à atteindre le substrat, parfois visqueux, de l'idéologie et des réflexes primaires. Les études de *Pierre Larousse et son temps* ne nous épargnent presque aucune des nombreuses aberrations et méprises qui émaillent le *Dictionnaire*.. Avec sa méthode subjective et sa propension à "tout dire", Pierre Larousse ne pouvait

évidemment que les accumuler. En matière de racisme ordinaire, par exemple : “Nègre : (...) Un fait incontestable et qui domine tous les autres c’est qu’ils ont le cerveau plus rétréci, plus léger et moins volumineux que celui de l’espèce blanche (...) ce fait suffit pour prouver la supériorité de l’espèce blanche sur l’espèce noire.” Le racisme de Pierre Larousse est explicable historiquement, comme bien d’autres absurdités. Avec le confort qu’assure un bon siècle de recul, les historiens nous expliquent fort bien, attendu ce qu’étaient Pierre Larousse et son temps, pourquoi tant d’égarement et de préjugé se mêlent à tant de savoir et de perspicacité. Le forlège du *Dictionnaire*, parfois, se met à ressembler à un sottisier. Pierre Larousse démythifié. Pourquoi pas, en effet? Mais, soyons clairs, tous les familiers du *Dictionnaire*, peu ou prou, ont déjà fait la démarche pour leur propre compte. Quant à ceux, beaucoup plus nombreux, qui n’ont jamais mis le nez dans le texte, auront-ils vraiment une idée juste des qualités de l’œuvre? Pas sûr. A certains moments, on finirait par croire que ce vieux monument de savoir, tout lézardé d’incertitudes et de non-sens, mérite surtout notre indulgence, ou notre bienveillante curiosité : une singularité historique méritant le détour, un équivalent encyclopédique des délirantes constructions du facteur Cheval. Or, les lecteurs de Larousse le savent bien, il s’agit de tout autre chose. Sinon, pourquoi s’arracherait-on encore aujourd’hui à prix d’or les originaux et les fac-similé du *Dictionnaire*? Malgré ses erreurs et ses lacunes, ses parti pris et ses aveuglements, *le Larousse* de Pierre Larousse contient des milliers d’entrées et d’informations parfaitement pertinentes que l’on ne trouve nulle part ailleurs parce qu’elles n’existent plus depuis longtemps dans les pages des encyclopédies du XXe siècle, y compris chez l’éditeur éponyme. Et ces informations ne concernent pas que le XIXe siècle, comme on le prétend, mais tout ce qui constituait sa *culture* et son horizon intellectuel. Cette vaste étude sur Pierre Larousse aurait sans doute pu consacrer un plus large espace à une question cruciale, mais douloureuse, il est vrai, pour la conscience des éditeurs et des savants : d’où vient que le *Dictionnaire* détient en

plusieurs domaines un savoir absent de toutes les encyclopédies de notre temps? Si l'histoire du savoir n'est pas entièrement cumulative, est-elle vraiment non cumulative? Une nouvelle information doit-elle nécessairement, pour se faire une place dans nos dictionnaires, chasser une autre information, toujours valide mais relevant d'une orientation différente et antérieure de la culture? Que signifie au juste la mise à jour d'une encyclopédie universelle? À quelle légalité gnoséologique, ou simplement économique, répond l'évacuation ou la déperdition de certaines connaissances? A moins que le problème n'ait déjà trouvé sa solution. Il se peut que les nouveaux supports de notre culture écrite, peu embarrassés par les questions d'économie et d'espace, permettent bientôt de rendre vie à ce vieux fantasme d'appropriation cumulative des savoirs, en intégrant, entre autres, tout l'ancien Larousse, assorti —pourquoi pas?— comme dans *Pierre Larousse et son temps*, de tous les commentaires hypertextuels qui pourraient au mieux éclairer notre lecture .